

D I S P U T A T I O

LES ÉTUDES POSTCOLONIALES

Un carnaval académique

Jean-François Bayart

KARTHALA

Publié avec le concours de la Région Ile de France

Collection **DISPUTATIO**

dirigée par Jean-Pierre Chrétien

Le terme est un clin d'œil à la Sorbonne médiévale, à l'idée qu'il n'y a pas de vie intellectuelle sans discussions. Les débats publiés dans cette collection portent sur les Suds comme sur les Nords de notre **XXI^e** siècle débutant. Il ne s'agit pas de polémiques qui retombent aussi vite qu'elles ont grossi dans les médias, mais de questions cruciales où la virulence n'exclut pas la rigueur. « Disputatio » accueille des combats où la conviction doit s'allier à la compétence.

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Éditions KARTHALA, 2014
(Première édition papier, 2010)
ISBN : 978-2-8111-3236-1

Jean-François Bayart

**Les études postcoloniales,
un carnaval académique**

**Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 PARIS**

Les études postcoloniales, un carnaval académique

« La conceptualisation des phénomènes historiques [...] n'enchâsse pas [...] la réalité dans des catégories abstraites, mais s'efforce de l'articuler dans des relations génétiques concrètes qui revêtent inévitablement un caractère individuel propre¹. »

En quelques années, et même peut-être quelques mois, dans la foulée des émois banlieusards de 2005, les termes de « postcolonial » et de « postcolonialité » se sont imposés dans le débat intellectuel et politique en France. Les milieux scientifiques ou universitaires ne sont plus à l'abri des polémiques que leur usage a déclenchées. Une

1. Max Weber, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964 (réédition dans la collection de poche Agora, 1985), p. 44. Une première version, abrégée, de ce texte a été publiée in *Le Débat*, 154, mars-avril 2009, pp. 119-140, sous le titre « En finir avec les études postcoloniales ».

revue peut ainsi parler d'une « bibliothèque postcoloniale en pleine expansion² ». Ces mots ne se sont pas clarifiés pour autant, y compris sur le plan de leur simple orthographe. Doit-on écrire postcolonial ou post-colonial ? C'est selon, nous dit Akhil Gupta : postcolonial pour désigner ce qui vient chronologiquement après la colonisation, et post-colonial pour « penser le postcolonial comme tout ce qui procède du fait colonial, sans distinction de temporalité³ ». Quand le post-colonial est-il censé débiter ? « Quand les intellectuels du Tiers Monde sont arrivés dans les

2. Jim Cohen, « La bibliothèque postcoloniale en pleine expansion », *Mouvements*, 51, 2007, pp. 166-170. Voir aussi « La question postcoloniale », *Hérodote*, 120, 1^{er} trimestre 2006 ; les actes du colloque « Que faire des *postcolonial studies* ? » organisé par Marie-Claude Smouts au CERI les 4 et 5 mai 2006 : Marie-Claude Smouts (dir.), *La Situation postcoloniale. Les postcolonial studies dans le débat français*, Paris, Presses de SciencesPo, 2007 ; « Pour comprendre la pensée postcoloniale », *Esprit*, décembre 2006, pp. 76-168. Je remercie Marie-Claude Smouts de m'avoir contraint à me confronter à cette école de pensée en m'impliquant dans le colloque dont elle a pris l'initiative, et Martine Jouneau (CNRS/SciencesPo-CERI) de m'avoir aidé à maîtriser ladite « bibliothèque postcoloniale ». Ce livre doit également beaucoup à mes échanges avec Romain Bertrand qui a bien voulu, par ailleurs, en relire et commenter le premier jet, ainsi qu'aux remarques et suggestions de Mohamed Tozy et de Peter Geschiere. Je suis néanmoins seul responsable des erreurs, des approximations, des jugements contestables qu'il comporte. Ma réflexion est enfin redevable au programme « Legs colonial et gouvernance contemporaine » que le Fonds d'analyse des sociétés politiques (FASOPO) a mené avec le concours du Département de la recherche de l'Agence française de développement, en 2005-2006.

3. Akhil Gupta, « Une théorie sans limite », in Marie-Claude Smouts, *La Situation postcoloniale, op. cit.*, p. 218. Pour ménager le lecteur, je n'observerai pas cette convention dans la suite du livre.

universités du monde développé », répond mi-figure mi-raisin Arif Dirlik, à peine moins ironique que Kwame Anthony Appiah : « La postcolonialité est la condition de ce que nous pourrions appeler un peu méchamment une *intelligentsia compradore* : un groupe relativement restreint d'écrivains et de penseurs de style occidental et formés à l'occidentale, qui servent d'intermédiaires dans le négoce des produits culturels du capitalisme mondial avec la périphérie⁴. »

Mais on peut avoir du post-colonial une définition plus englobante et y discerner, avec Georges Balandier, une « *situation* qui est celle, de fait, de tous les contemporains », en tendant à l'identifier à la globalisation : « Nous sommes tous, en des formes différentes, en situation postcoloniale⁵ ». Une situation post-coloniale qui serait un « fait social total » à l'instar de la « situation coloniale » dont parlait l'anthropologue dans un article culte de 1951, et qui témoignerait de l'importance de la période coloniale dans le processus de globalisation des XIX^e-XX^e siècles⁶. C'est dans ce deuxième sens que l'« *intelligentsia compradore* » originaire

4. Cité par Jacques Pouchepadass, « Le projet critique des *post-colonial studies* entre hier et demain », in Marie-Claude Smouts, *La Situation postcoloniale*, *op. cit.*, pp. 187-188.

5. Georges Balandier, « Préface », in Marie-Claude Smouts (dir.), *La Situation postcoloniale*, *op. cit.*, p. 24.

6. Jean-François Bayart, *Le Gouvernement du monde. Une critique politique de la globalisation*, Paris, Fayard, 2004, chapitre IV. L'article de Georges Balandier auquel je fais allusion est naturellement « La situation coloniale : approche théorique », *Cahiers internationaux de sociologie*, 11, 1951, pp. 44-79, qu'il a repris dans sa *Sociologie actuelle de l'Afrique noire*.

du tiers-monde et « de style occidental », désormais flanquée de disciples blancs, voit dans la « situation coloniale » et dans sa reproduction l'origine et la cause des rapports sociaux contemporains, qu'ils soient de classe, de genre ou d'appartenance communautaire, tant dans les anciennes colonies que dans les anciennes métropoles. Ainsi, des historiens français se sont attachés, ces dernières années, à décrypter leur société « au prisme de l'héritage colonial » en attribuant l'essentiel de la fameuse « fracture sociale » qui la parcourt à une « fracture coloniale », et en posant le postulat d'une continuité sous-jacente aux représentations et aux comportements, de l'époque coloniale à la période contemporaine. Les figures imaginaires de l'immigration arabe et africaine – plutôt qu'asiatique – dans l'Hexagone ont été leur premier objet de prédilection, et ils se saisissent aujourd'hui de la question des banlieues. Simultanément, ils sont tentés de relire l'histoire de la République, voire de la Révolution, à l'aune de la colonisation, qui d'emblée aurait subverti l'universalisme prétendu et de l'une et de l'autre, qui leur serait consubstantielle, et qui aurait pavé la voie du totalitarisme nazi ou de ses affidés vichystes⁷.

7. Voir par exemple Olivier Le Cour Grandmaison, *Coloniser, exterminer. Sur la guerre et l'État colonial*, Paris, Fayard, 2005, et *La République impériale. Politique et racisme d'État*, Paris, Fayard, 2009 ; Pascal Blanchard, Nicolas Bancel et Sandrine Lemaire (dir.), *La Fracture coloniale. La société française au prisme de l'héritage colonial*, Paris, La Découverte, 2005.

Des militants ont repris à leur compte leurs interprétations pour mobiliser dans les banlieues les « Indigènes de la République », supposés être d'abord les enfants de leurs parents (ou plutôt grands-parents) jadis colonisés, et d'agir en conséquence⁸.

Une « rivière aux multiples affluents »

Cette sensibilité, à la fois intellectuelle et politique, se réclame donc de la démarche et des postulats des *postcolonial studies* qui se sont épanouies dans les universités australiennes, britanniques et nord-américaines depuis 1990, à partir de plusieurs sources différentes : la critique de l'orientalisme par Edward Said, puis de l'africanisme par des philosophes comme Valentin Yves Mudimbe ou du « méditerranéisme » par un Michael Herzfeld⁹ ;

8. Sadri Khiari, *Pour une politique de la racaille. Immigré-e-s, indigènes et jeunes de banlieue*, Paris, Textuel, 2006, et *La Contre-révolution coloniale en France. De de Gaulle à Sarkozy*, Paris, La Fabrique, 2009. Voir aussi Achille Mbembe, « La République désœuvrée. La France à l'ère post-coloniale », *Le Débat*, 137, novembre-décembre 2005, pp. 159-175.

9. Edward Said, *Orientalism*, New York, Pantheon Books, 1978 ; Valentin Yves Mudimbe, *The Invention of Africa. Gnosis, Philosophy, and the Order of Knowledge*, Bloomington, Indiana University Press, 1988 ; Michael Herzfeld, « Honour and shame : problems in the comparative analysis of moral systems », *Man*, 15, 1980, pp. 339-351, et « The horns of the Mediterranean dilemma », *American Ethnologist*, 11, 1984, pp. 439-454, ainsi qu'*Anthropology through the Looking-Glass. Critical Ethnography in the Margins of Europe*, Cambridge, Cambridge University

la critique littéraire des écrivains de l'Inde, des Caraïbes et d'Afrique qui « contre-écrivaient » en anglais par rapport à l'Empire britannique¹⁰ ; la critique philosophique de l'épistémologie dite occidentale, dans le sillage de la *French theory* et de l'anthropologie ou de la sociologie postmodernes des années 1980 ; l'histoire critique de l'Atlantique, et notamment de l'« Atlantique noir », issu de la traite esclavagiste dans le creuset tragique de l'institution sociale de la plantation, mais aussi haut lieu de l'innovation économique et de la création religieuse, musicale, littéraire ; et peut-être surtout, du point de vue des sciences sociales, la double critique, au début des années 1980, de l'historiographie impériale dite « cambridgienne » et de l'historiographie nationaliste par les historiens indianistes des *subaltern studies*, rassemblés autour de Ranajit Guha et qui fourniront quelques-uns des principaux porte-parole des études postcoloniales (même si ces dernières ne proviennent pas, dans leur entièreté, des *subaltern studies* et si tous les « subalternistes » n'ont pas adhéré à leur sensibilité¹¹).

Press, 1987. Je remercie Mohamed Tozy de m'avoir signalé ce débat critique autour du « méditerranéisme » et son dépassement par un courant de l'anthropologie.

10. Bill Ashcroft, Gareth Griffiths et Helen Tiffin, *The Empire Writes Back*, Londres, Routledge, 1989. L'expression est empruntée à Salman Rushdie.

11. Gayatri Chakravorty Spivak, notamment, n'a été qu'une « subalterniste » tardive et marginale et récuse d'ailleurs cette étiquette, bien qu'elle ait construit sa carrière dans une relation d'outsider par rapport à ce courant historiographique. Quant au gros des *cultural studies* d'inspiration « postcoloniale », il est étranger à l'univers historique des « subalternistes ». Je remercie Romain Bertrand de m'avoir suggéré d'insister sur ce point.

Les études postcoloniales, par ailleurs, sont indissociables d'un certain nombre de mouvements sociaux par lesquels se sont affirmés *urbi et orbi* l'« *agency* » et l'« *empowerment* » de groupes ou de catégories qui se sont reconnus comme opprimés, tels que les femmes, les homosexuels, les transsexuels, les minorités ethniques, quitte à s'en prendre à leur orientation « métropolitaine », à l'instar de Gayatri Chakravorty Spivak¹². A ce titre, elles sont enracinées dans les expériences politiques et sociales de la globalisation contemporaine, tout en se référant à son passé plus ou moins immédiat : la colonisation ; le « travail sous contrat » (*indentured labor*), quasi servile, de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle ; la traite esclavagiste atlantique (mais non la traite orientale de l'océan Indien, de la vallée du Nil et du Sahara que contrôlaient les marchands arabes). Elles entretiennent notamment des relations étroites avec le phénomène diasporique et les mobilisations de la supposée « société civile

12. Voir par exemple Gayatri Chakravorty Spivak, *A Critique of Postcolonial Reason. Toward a History of Vanishing Present*, Cambridge, Harvard University Press, 1999. Sur la genèse des *postcolonial studies*, voir – outre Marie-Claude Smouts (dir.), *La Situation postcoloniale*, *op. cit.* – les synthèses très claires de Jacques Pouchepadass, « Les *Subaltern Studies* ou la critique postcoloniale de la modernité », *L'Homme*, 156, octobre-décembre 2000, pp. 161-185, et « Que reste-t-il des *Subaltern Studies* ? », *Critique internationale*, 24, juillet 2004, pp. 67-79, ainsi que Emmanuelle Sibeud, « *Post-Colonial et Colonial Studies* : enjeux et débats », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 51-4bis, 2004, pp. 87-95, et « Du postcolonialisme au questionnement post-colonial : pour un transfert critique », *ibid.*, 54-4, 2007, pp. 142-155.

internationale », auxquels elles fournissent un répertoire culturel ou idéologique, de même qu'elles se posent volontiers en « représentantes » – au sens du verbe allemand *vertreten* – du fait migratoire en le « représentant » – au sens du verbe *darstellen* – dans leurs créations littéraires et scientifiques¹³.

Il s'ensuit qu'il n'y a ni théorie postcoloniale ni même définition précise du terme de « postcolonial » ou « post-colonial ». Les *postcolonial studies* sont hétérogènes, y compris du point de vue de la « critique de la raison postcoloniale », comme suffit à le faire comprendre la lecture croisée de deux de leurs principaux hérauts, Gayatri Chakravorty Spivak et Dipesh Chakrabarty : l'une récuse radicalement la « violence épistémique » de l'Occident¹⁴ ; l'autre conclut son essai majeur, *Provincializing Europe*, en précisant qu'il ne peut s'agir d'effacer sa pensée, « un don qui nous a été fait à tous », et que l'on ne peut parler de la sorte que « dans un esprit anticolonial de gratitude¹⁵ ».

13. Je fais allusion à l'un des textes les plus célèbres, et les plus débattus, des *postcolonial studies* : Gayatri Chakravorty Spivak, « Can the subaltern speak ? », in Cary Nelson et Lawrence Grossber (eds), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Urbana, University of Illinois Press, 1988, pp. 271-313. En dehors des réseaux « subalternistes », mais parties prenantes du courant des *postcolonial studies*, des auteurs comme Ashis Nandy et T. N. Madan s'en prendront également au sécularisme de Nehru, dont les émeutes intercommunautaires démontraient à leurs yeux les limites.

14. Gayatri Chakravorty Spivak, *ibid*, et *A Critique of Postcolonial Reason*, *op. cit.*

15. Dipesh Chakrabarty, *Provincializing Europe. Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton, Princeton University

Cette « configuration intellectuelle », écrit l'historien camerounais Achille Mbembe, qui lui est généralement assimilé mais qui ne s'y reconnaît pas entièrement, « se caractérise par son hétérogénéité » et « est une pensée éclatée – ce qui fait sa force, mais aussi sa faiblesse¹⁶ ». Elle comporte surtout une ambivalence. D'une part, elle a une visée épistémologique qui « met à nu aussi bien la violence inhérente à une idée particulière de la raison que le fossé qui, dans les conditions coloniales, sépare la pensée éthique européenne de ses décisions pratiques, politiques et symboliques ». Elle entend donc inspirer les sciences sociales dans ce travail de déconstruction de leurs catégories. De l'autre, elle revêt une portée normative, philosophique, voire prophétique, en insistant sur « l'*humanité-à-venir*, celle qui doit naître une fois que les figures coloniales de l'inhumain et de la différence raciale auront été abolies ». Elle constitue une « espérance dans l'avènement d'une communauté universelle et fraternelle » qui – poursuit Achille Mbembe – serait au fond très proche de la pensée juive telle qu'elle se donne à lire chez Ernst Bloch ou, peut-être, Walter Benjamin¹⁷. Il n'est pas certain que tous les tenants des « études

Press, 2000, p. 255. Jacques Pouchepadass note qu'au fond Dipesh Chakrabarty est assez proche de l'« expérience herméneutique » de Gadamer et qu'il n'est *pas* un relativiste. Il voit en lui un « néo-universaliste » (« Pluralizing reason », *History and Theory*, 41, octobre 2001, pp. 386 et suiv.).

16. « Qu'est-ce que la pensée postcoloniale ? Entretien avec Achille Mbembe », *Esprit*, 330, décembre 2006, p. 117.

17. *Ibid.*, p. 118. Voir notamment Homi Bhabha, *The Location of Culture*, Londres, Routledge, 1994 (traduction française : *Les*